

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc.

TEMPERATURE. Du 5 octobre 1910.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lae.

La révolution au Portugal.

Il est dit, et l'événement le confirme, que jamais, fat ce même jour, le monde ne jouira d'une paix universelle.

Le dernier champ d'opération qu'ont choisi ces passions était préparé depuis longtemps.

Les Républiques ont déclaré la guerre à la trêve; et ce qui les a enhardis et leur a permis de gagner le premier avantage dans la lutte qu'ils viennent d'engager, c'est qu'ils ont pour les appuyer, pour faire avec eux cause commune, l'armée et la marine.

C'est à Lisbonne qu'a éclaté la révolution; c'est dans les rues de la Capitale qu'a eu lieu le premier choc, que le sang a coulé; et bien vite après, des navires de guerre bombardèrent le palais où le malheureux jeune roi Manuel est resté prisonnier en attendant qu'il pût se réfugier sur un navire de guerre brésilien.

Depuis longtemps, le peuple portugais est travaillé par les idées nouvelles; depuis longtemps, il veut rompre avec les anciennes traditions et modifier la forme de son gouvernement.

Que résultera-t-il de ce soulèvement du peuple à l'heure présente, nul ne le saurait dire, car les révolutions mènent à tout, comme elles peuvent aboutir à rien; c'est un enseignement de l'histoire.

Le jeune souverain qui est monté sur le trône de Portugal dans de si tristes circonstances aura été jeune à l'école du malheur, car il nous semble encore l'entendre, en prenant le sceptre dont peut être il sentait la lourdeur, dire à ses ministres avec une émotion poignante: "Je

d'aucune expérience dans la vie, la science de gouverner les hommes m'est inconnue, mais je me confie à vous, car j'ai foi en votre sage et en votre loyauté.

Manoel a eu de bons conseillers qui lui ont été fidèles; il a eu surtout une bonne conseillère, sa mère, la Reine Amélie qui lui donna ses premières leçons dans l'art de gouverner son peuple.

En cette heure sombre que traverse le peuple portugais, la pensée se reporte sur le régime qui ensanguina Lisbonne, il y aura bientôt trois ans, et elle revêt cette héroïque femme cherchant à détourner les coups des assassins de son époux et de son fils, n'ayant pour toute arme qu'une gerbe de blé.

UN HEROS.

Paris, 25 septembre.

On reproche souvent aux Français d'être des faiseurs de héros. C'est peut-être beaucoup dire. Du moins faut-il reconnaître que nous parlons plus volontiers de nos défauts que de nos qualités; plus encore que nous mettons une coquetterie excessive à sembler faire en riant les choses sérieuses.

Je voudrais aujourd'hui rompre avec cette habitude. Un hasard m'a mis entre les mains une courte brochure, pieux monument de souvenir élevé par un frère à son frère et qui, dans sa simplicité, est d'une poignante émotion: émotion salutaire, riche de leçons, puisée aux sources mêmes de la force nationale et qui mérite de se communiquer aux millions de Français qui lisent ce journal.

Jacques Rose naquit en 1876. Très jeune, à "jouer un soldat", il avait senti naître en lui la vocation militaire. A vingt ans, il entra à Saint-Omer. Il en sortit dans la cavalerie et est tout à tour officier à Metz, à Epinal et à Saumur.

Dès ce moment, chefs et camarades rendent un hommage spontané à ce débutant. Il cache, sans affectation, sous l'exubérante gaieté de son âge, un admirable amour du devoir professionnel, une conscience scrupuleuse de toutes les obligations de l'officier, obligations matérielles et obligations morales. Ce mélange d'allégresse et de sérieux est, chez un Français d'élite, le raffinement naturel de la vertu. Mais ce soldat est soldat pour se battre. On fait la guerre au Maroc. Il demande à marcher. Il l'obtient. Le voilà à Oudjda.

C'est l'époque — s'en souvient-on dans la sécurité reconquise, grâce au général Lyautey? — où une tribu de la frontière, les Beni Sassen, non contente d'inquiéter nos cônes, a violé notre frontière et porté jusqu'en territoire français ses audacieuses incursions. A peine arrivé, le lieutenant Rose est envoyé sur le front. Il rayonne de joie: il y a, écrit-il, des âmes américaines dans l'armée de France. Le grand air d'Afrique, leur rendait des couleurs. L'action, inévitable conséquence des préparatifs de la campagne, lui pèse.

Le 7 octobre 1907, il connaît le baptême du feu. Ce bonheur est troublé pour lui, par la nécessité de maîtriser la bravoure folle et inconsidérée de ses "gomiers". Il lui en reste l'envie de recommencer et de retrouver l'occasion. L'occasion ne tarde pas à renaitre. Elle est tragique et sublime.

Le 24 novembre, les Beni-Sassen descendant de leurs montagnes au-devant de nous, avec un feu meurtrier. Cinq pelotons du 2e spahis reçoivent l'ordre de faire diversion sur la gauche. Le lieutenant Rose est de nombre. On esquive une charge. Deux cents Marocains se dressent dans les buissons. Il faut se dégager. On charge de nouveau, les officiers en tête; très loin devant leurs hommes.

Rose est rayonnant. D'un coup de taille, il coupe la main d'un Marocain. Il en atteint un autre d'un coup de pointe. Un troisième est touché en plein corps et si profondément que le sabre se brise.

Le feu continue cependant et trois balles atteignent le lieutenant Rose. Deux traversent la cuisse. Une autre pénètre un peu plus haut, coupe l'artère fémorale, traverse le ventre, s'arrête dans la hanche. Le coup est mortel. Le cheval a été tué net par la même décharge. Jacques Rose roule à terre, si violemment qu'il est brisé et bruyé.

Il se redresse pourtant et tire les balles de son revolver. Mais l'hémorragie foudroyante l'abat. Un maréchal des logis lui offre son cheval. Avec une tranquille clairvoyance, il refuse et s'étend à terre. Quelques minutes plus tard, il meurt entre les bras de ses hommes qui sont venus le reconquérir à la pointe du sabre.

Le deuil fut unanime et touchant. Peu de jours après, le frère du héros tombé en combattant écrivait ce témoignage.

Sur le quai d'une petite gare frontière, il rencontra le général Lyautey qui lui exprima, en soldat, la douleur de l'armée. Le bref entretien touchait à sa fin, quand M. Rose dit au commandant en chef: — Mon général, je voudrais vous demander quelque chose — une chose qui serait pour ma mère et pour moi, inappréciable et unique. — Dites, monsieur. — Les Beni Sassen, mon général, ont volé le sabre de Jacques Rose. — Et vous voulez l'avoir? — C'est le plus ardent de mes désirs. — Vous avez ce sabre, monsieur. Je vous donne ma parole que vous l'aurez.

Quelques semaines passèrent et la victoire fut complète. Parmi les conditions de la paix, le général Lyautey inscrivit la restitution des armes et des objets pris au lieutenant Rose. Les vaincus apportèrent, sans difficulté, la selle, le revolver, le barbon. Mais le sabre manquait. Un le gardaient comme un trophée.

Le général menaça. Il exigea, le poigneté et une partie de la lame. Le général ne céda pas. — Où est la pointe de ce sabre? — Je la veux.

Un Arabe répondit: — Elle est dans la poitrine d'un des nôtres tombé près d'Oudjda.

Le général répéta: — Je la veux cette pointe.

Les Beni Sassen se soulevèrent. La semaine suivante, le sabre, confiné à un camarade, était rendu, brisé, mais entier, à la famille du mort.

Cette vie si courte est, dans sa brièveté, un enseignement national. Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

Un étranger, accoutumé et naturellement conduit à juger sur les apparences, aurait vu ce jeune officier, gai, rieur, ardent à la joie; il aurait parlé de la "frivolité française". Frivolité trompeuse, aussi trompeuse que la gravité de certains autres, frivolité qui n'est que l'élégance du courage et qui, ayant accepté d'avance le sacrifice absolu à la patrie, entend le faire le sourire aux lèvres!

UNE JOURNÉE DE VICTOR HUGO AUX JARDIES

A propos du pèlerinage des Amis de Balzac

Les Amis de Balzac ont célébré le 25 du mois dernier la "vic-toire" — ainsi porte l'invitation — qu'ils ont remportée sur le fisc, par un pèlerinage à Ville d'Avray, dans cette propriété des Jardies, dont il est fait mention dans les "Mémoires" de Saint-Simon et que le puissant auteur de la "Comédie Humaine" habitait durant une période de sept ou huit ans.

Les Jardies!... Que de souvenirs tiennent en ce coin de terre où Gambaetta rendit le dernier soupir: souvenirs galants, souvenirs littéraires, souvenirs politiques! Balzac s'était proposé de faire construire en cet endroit de Ville d'Avray un magnifique pavillon, orné de merveilleuses peintures, de meubles somptueux, de tapisseries anciennes. Pure débauche d'imagination. En réalité, cette habitation des Jardies était tout simplement un chalet aux volets verts où il n'entra jamais l'ombre d'une commode, où ne fut jamais accroché un semblant de rideau. Pendant plusieurs années, les visiteurs des Jardies purent voir les inscriptions que le romancier avait crayonnées dans la plupart des pièces de son logis, celles-ci notamment: "Ici, un revêtement en marbre de Paros... Ici, une cheminée en marbre cipolin... Ici, un plafond peint par Eugène Delacroix... Ici, une tapisserie d'Aubusson... Ici, un parquet mosaïque formé de tes bois rares des îles..." Ces merveilles ne furent jamais réalisées. Du reste, Balzac permettait volontiers la planterie sur cet amou-blement idéal. Le terrain sur lequel était construit le chalet offrait une topographie terriblement accidentée. C'était une sorte de monticule avec des allées qui dévalaient jusque sur la route de Sèvres. En fait d'ombrage, il n'y avait aux Jardies que de petits arbustes grêles et rachitiques que Balzac avait plantés et dont il se montrait très fier.

Que mes souvenirs soient beaux, s'écriait-il avec une béate satisfaction; ils m'empêchent de voir Turc.

Turc, c'était le chien du logis, un brave animal qui avait le flair des crânciers et qui se tenait coi dans sa niche, chaque fois que l'un d'eux sonnait à la grille des Jardies.

En été, on cuisait littéralement dans le jardin. Pas le moindre coin d'ombre, un vrai petit Sahara. Balzac recevait aux Jardies les artistes et les écrivains. On dînait à six heures dans une pièce du rez-de-chaussée. Après le repas, les convives prenaient le frais sur la terrasse, tout en savourant le fameux café que le maître de céans faisait lui-même

ou tout au moins que l'on préparait sous ses yeux. Bien rarement Balzac passait la soirée avec les amis qu'il invitait. Immédiatement après le dîner, il prenait congé d'eux et allait se mettre au lit.

Plus d'une fois, a écrit Léon Gozlan, qui fut un des familiers des Jardies, l'été, à sept heures, au milieu des plus douces splendeurs de la soirée, je l'ai vu nous quitter, afin d'aller goûter par force, par violence, un sommeil imposé, un sommeil malsain et travailler jusqu'à lendemain.

Victor Hugo vint une seule fois aux Jardies. Malgré l'indifférence un peu dédaigneuse affichée par Balzac pour les écrivains de son temps, il mit quelque amour-propre à recevoir chez lui son rival en célébrité. L'entrevue avait, en elle-même, d'autant plus de prix qu'aucun point de contact n'existait jamais entre ces deux grands esprits. Balzac n'avait, on le sait, qu'une faible admiration pour la poésie. Il ne se sentait pas davantage un goût très prononcé pour la prose magnifiquement colorée, traitée à la manière fouguse de Rubens. Sans toutefois refuser son admiration aux vastes peintures de "Notre Dame de Paris", il accordait sa secrète préférence à la prose de Stendhal.

Le poète des "Orientales" vint donc passer une entière journée dans la singulière bicoque de Balzac. Léon Gozlan était des convives. Ce Marsellais narquois aimait et admirait congruement l'auteur des "Parents pauvres". Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de saisir et de noter les bizarreries, les travers et les débordements de sévé du génial Tourangeau. Il fait de cette visite de Hugo aux Jardies un récit alerte et d'une jolie observation.

Par suite d'un accident arrivé au chemin de fer de Versailles — déjà! — Victor Hugo, ayant été obligé, pour se rendre aux Jardies, de prendre les voitures de Saint-Cloud, se fit un peu attendre. Balzac était sur les éplées. A plusieurs reprises, il envoyait voir si personne n'apparaissait sur la route. Lui-même allait et venait de la terrasse à la grille, de la grille à la terrasse... Enfin, la sonnette de la grille tinta d'un son grêle. C'était le poète.

Balzac, rasséré, courut à sa rencontre et le remercia avec effusion de l'honneur qu'il faisait à sa modeste maison des champs. Il portait un costume pittoresquement en lambeaux. Son pantalon, sans bretelles, fuyait son ample gilet à la financière; ses souliers exténués fuyaient son pantalon; le nœud de sa cravate déroulait ses pointes près de son oreille; sa barbe avait quatre ou cinq jours de haute végétation. Quant à Victor Hugo, il portait un chapeau gris d'une nuance assez douteuse, un habit bleu fané à boutons d'or, une cravate noire effilochée, le tout illustré par des lunettes vertes à réjouir un clerc d'huisier rural, ennemi de la re-verbération solaire.

En attendant que le déjeuner fût prêt, Balzac proposa à son hôte une promenade dans la propriété. Victor Hugo fut très obéissant. Balzac avait beau lui dire qu'il en était question dans Saint-Simon, les compliments n'abandonnèrent pas. Il fut poli envers les girouffes, mais ce fut tout. On voyait au jeu de sa physiologie qu'il avait toutes les peines du monde pour ne pas rire de l'étrange idée venue à Balzac de faire couler de l'asphalte dans les allées du jardin, comme pour leur prêter un petit air boulevardier.

La cloche sonna le déjeuner. Du bec et de l'aile, on toucha

à bien des sujets — pendant le déjeuner. La littérature y eut naturellement la meilleure part. Victor Hugo parla des choses du théâtre, un sujet qui avait le don d'intéresser prodigieusement le grand romancier. Après avoir promené Balzac à travers les méandres de la vie dramatique, Hugo lui en dévoila les avantages et les beaux profits d'argent. Balzac paraissait ébloui, fasciné par les bénéfices que rapporte une pièce à succès. Lui, dont les lignes d'écriture s'accumulaient si péniblement sur le papier pour produire avec beauté des dérisoires, il écoutait avec la bouche de Hugo et qui disaient les énormes bénéfices réalisés par ses drames. Bénéfices recueillis à Paris, bénéfices rapportés par la province: tant pour trois actes, tant pour cinq actes; et puis les reprises! et puis la vente des billets d'auteur! et puis quoi encore? Parfois des soirées de quatre cents francs, de six cents francs! Et tout cela, tout cet argent gagné, tandis qu'on se promène, mieux que cela, tandis qu'on dort, tandis qu'on rêve, les pieds chauds l'esprit calme, sur l'oreiller. Balzac n'en respirait pas: non que la question d'intérêt l'émeût seule, mais le gain, l'énorme gain obtenu sans fatigue de corps ni d'esprit, le plongeaient dans le ravissement. Toute sa vie, le romancier demeura hanté par l'obsession du théâtre, dont il ne retira que déboires et décomptes.

On causa longtemps, autour des tasses de café, sur la terrasse qu'ombrageait un magnifique noyer, le seul arbre digne de ce nom, que possédait les Jardies.

Enfin, s'écria Victor Hugo, voici un arbre!

L'après-midi s'écoula ainsi en conversation. Le soleil commençait à décliner à l'horizon. Victor Hugo parla de retourner à Paris. Balzac voulut absolument accompagner son hôte jusqu'à Sèvres, où se trouvait l'ermitage de la diligence. Il passa une vieille veste d'une couleur indéterminée; il s'enroula le cou, en guise de cravate, avec un vieux foulard rouge coiffa un haut de forme incrapable. Puis l'on se mit en route... Turc était de la partie....

Un vétéran anglais.

Un des vétérans de l'armée anglaise, un des survivants de la fameuse charge de Balacava — et lui doivent être fort peu nombreux, si tant est qu'il en reste encore — vient de fêter, dans sa propriété de Newburgh Priory, dans le York-shire, ses noces d'or. C'est sir George Wombwell, qui a pris part à la guerre de Crimée: comme lieutenant de cavalerie il se porta à merveille, ainsi que sa femme, lady Julia Wombwell, qui est la sœur du comte de Jersey. A l'occasion de cette fête, les vieux châtelains ont organisé une partie de chasse dans leur domaine. De hautes personnalités anglaises ont allées leur présenter leurs félicitations et prendre part à la chasse, telles que le marquis de Londonderry, le comte Howe, le vicomte et la vicomtesse Helmsley, le comte de Yarborough, sir John et lady Maxwell, etc.

Il serait intéressant de savoir quels sont, en France, les survivants de cette célèbre épopée!

Poste décliné

Temps, Fide., 5 oct — Le Times a reçu un télégramme du Govv. A bert W. G. Licht sur-jeurd'hui, disant que aucune considération il ne sera candidat au siège de sénateur des Etats-

Un, comme successeur de feu le Sénateur élu N. B. Broward.

THEATRES.

TULANE. La Tulane donne samedi prochain une autre matinée et, comme à celle d'hier, il y aura foule pour applaudir les excellents interprètes de "The Other Woman".

La semaine prochaine la direction de ce théâtre mettra à l'affiche "The Climax," autre comédie dramatique à succès.

La vente des places pour ces séries de représentations commencera ce matin au contrôle du Tulane.

ORPHEUM.

L'excellent programme donné cette semaine à l'Orpheum attire une foule nombreuse aux deux représentations de chaque jour. Un programme entièrement nouveau sera inauguré lundi prochain.

CRESCENT.

La jolie comédie musicale qui a pour titre "Happy Hooligan" est enlevée avec autant de verve que de brio par la troupe du Crescent.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION QUOTIDIENNE

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR JULES MARY

PREMIÈRE PARTIE

DEUX FRÈRES ENNEMIS.

VIII

L'ENQUÊTE ALLEMANDE (Suite)

quelle effroyable pensée de crime honteux elle s'est arrêtée soudain, en lisant cette lettre.... En ce papier tombé des mains de Lise, deux choses saignaient... l'amour de Renaud pour Joette.... le projet de défection de Renaud.... ce que nul pouvait ne lui faire dire — dit-il revivra l'arbre mort pourrissant au tout billion de la Moselle — c'est qu'elle avait revu le déshonneur de Joette, et ce que, rêve, elle l'avait fait entrer dans un autre qui devait le réaliser.... C'est que c'était d'elle qu'était venue la pensée hideuse du crime! Non, non, jamais.... Et ce fut la défection de Renaud qui lui fournit le moyen d'échapper à l'obsédante fixité de ces yeux de juge qui la fustigeaient et qui déshabillaient son âme....

— Voici, disait tristement Falkenhein, vous avez voulu tout simplement, en avertissant votre cousin Lilienhal, empêcher Renaud Savagrot de s'enfuir? — Oui.

— Vous avez voulu l'obliger à faire son service militaire en Allemagne? — Oui.

— Vous l'avez donc?... — Je ne sais pas.... Je l'aime et je le hais!... Maintenant, je vous ai tout dit.... Je l'ai voulu pour couvrir sa conscience.... Tout cela n'a rien de commun avec le meurtre dont vous cherchez l'auteur.... Livrez-vous-moi son acte scandaleux de débauche!

— Veuillez signer votre déposition.... — Vous ne m'avez pas répondu?... — Signez, mademoiselle, je vous prie.

Sous le regard sévère du juge, Lise signa.

Alors, Falkenhein, froidement, prononça: — Mon collègue du parquet de Nancy sera de vos renseignements ce qu'il jugera convenable.

Il s'inclina, après un petit coup de deux doigts sur ses lunettes, et s'éloigna.

Elle resta rêveuse, éblouée, pommettes rouges.

Pais, en un accès de rage, elle tendit ses petites poignes vers Lilienhal, dans l'espoir: — Qui donc? Qui donc? Ah! la veule la saurait!

Elle appuya, nerveusement, à coups pressés, sur un bouton de sonnette électrique.

La femme de chambre accourut.... Elle était violente.... Devant ce visage sombre.... ses lèvres entr'ouvertes sur les dents blanches comme prêtes à mordre, elle prit peur: — Mademoiselle! Oh! Mademoiselle!

Une minute se passa. Elle se précipita dans le salon: ses ongles roses s'enfonçaient dans la paume de ses mains; et, parfois, ses mains allaient retrouver la lettre qui brûlait son cœur.

— Hâtez-vous, c'était un petit groom, tout timide et tremblant. Elle le seconda farouchement par le bras.

— Qui t'a remis cette lettre? Parle! Veux-tu parler ou je te giflé!

Le groom se mit à pleurer.

— C'est un ouvrier de l'usine.... — Son nom? — Sébastien Lafleur.

— Va le chercher! mais va donc!

Il se passa un quart d'heure. Après quoi, un ouvrier entra au salon, poli, courbé, la casquette à la main, et attendit qu'on l'introduisît.

Le même question sévère, l'industriel sur les jolies lèvres pâles de courroux: — Qui vous a remis cette lettre?

Sébastien Lafleur, d'un court geste nerveux, se moussa le nez. Il y eut, dans ses yeux bruns, une ironie rapide, un défi goussard....

— Et doucement, paternellement, il répondit: — Je ne sais pas, sauf respect, mademoiselle....

Elle se précipita, à l'encre vers l'ouvrier, la main levée, imprudente, exaspérée. L'homme redressa la tête en souriant, et dit, calmement: — Votre main est si petite que ça ne ferait pas grand mal!

— Vous dites que vous ne savez pas qui vous a remis cette lettre? — C'est la pure vérité.... Je m'en vais à l'usine et j'étais aux Quatre Chemins, lorsque j'ai été rejoint par un mendiant, le sac à dos, qui m'a dit: "Voilà une commission pour vous.... On m'a remis un mail pour la faire...." Vous allez à Montecoreux, ça éparpillera le reste à mes vieilles jambes...." Je pris la lettre. Le vieux voulait me donner deux pfennigs pour la peine. Je refusai. En passant devant le châtea, j'ai appelé Hans que je voyais occupé devant les portes écuries et je lui ai confié le mot.... Voilà!

— Où n'avez-vous aucune crainte, Hâtez-vous, Hâtez-vous!

Lafleur sortit, sans trop se presser, il faut le dire.

A peine était-il parti qu'Elise tomba sur un canapé, en proie à une attaque violente, mordant son mouchoir pour étouffer ses oris.

L'ouvrier s'en alla vers Villaville, entra dans une auberge, s'attabla.... Une heure se passa.... Il ne bougeait pas, moitié endormi devant une bouteille de bière.... Deux heures s'écoulaient.... Alors il se leva, régla sa consommation.

— J'ai assez cherché! murmura-t-il.

Il revint à Montecoreux, d'un pas de promenade, et demanda à parler à Elise. Elle accourut, frémissante d'espoir. Sébastien Lafleur était arrangé, artiste dans la tête en plaquant ses cheveux sur son front, et il épongeait avec son mouchoir une sueur imaginaire. Il avait peiné, de reste, le brave et dévoué garçon, à reprendre son souffle.

THEATRES.

TULANE. La Tulane donne samedi prochain une autre matinée et, comme à celle d'hier, il y aura foule pour applaudir les excellents interprètes de "The Other Woman".

La semaine prochaine la direction de ce théâtre mettra à l'affiche "The Climax," autre comédie dramatique à succès.

La vente des places pour ces séries de représentations commencera ce matin au contrôle du Tulane.

ORPHEUM.

L'excellent programme